

la
médiathèque
Roger Gouhier Ville de Noisy-le-Sec

Médiathèque Roger Gouhier
3 rue Jean-Jaurès - 93130 Noisy-le-Sec

www.mediatheque-noisylesec.org

mardi et jeudi de 15h à 20h
mercredi, vendredi, samedi de 10h à 18h



Discographie
Itinéraire du Blues

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	p. 4
LE BLUES TRADITIONNEL : LES PIONNIERS	
Les premiers enregistrements : « classic blues singers »	p. 7
Delta blues ou blues rural	p. 10
Texas blues	p. 12
Blues de la côte Est	p. 14
LE BLUES REMONTE VERS LE NORD ET S'ELECTRIFIE	
Memphis blues	p. 16
Saint Louis blues	p. 19
Chicago blues	p. 21
<i>Les années Melrose</i>	p. 21
<i>Le Chicago blues électrique</i>	p. 23
<i>Le West side sound</i>	p. 25
Le blues se développe aussi à Detroit, au Texas et en Californie	p. 27
LE BLUES REVIVAL	
Le British blues	p. 31
Le blues électrique américain	p. 35
LE BLUES ACTUEL	p. 37

Une discographie réalisée par l'équipe de la section musique de la Médiathèque :
Gheoine Ajib, Janick Tual, Nadège Vauclin
& Nicolas Teurnier (Soulbag magazine) pour la préface

Nous tenons à adresser nos remerciements les plus vifs à Nicolas Teurnier,
pour l'aide précieuse apportée tout au long de ce projet.

Couverture : photographie, © Laurent Daymard 2011

Préface

Le blues a fait du chemin. Plus qu'on ne l'imagine.

« Triste, vieux, limité... » On a trop vite fait de qualifier le blues ainsi et de se priver de ses richesses. En plus de cent ans d'existence, le blues n'a cessé d'évoluer, de se diversifier, pour devenir une musique jouée sur toute la planète. Une musique ancrée dans l'histoire des Afro-américains et des États-Unis, une musique à la base de tout un pan de la culture populaire du vingtième siècle, une musique dont les descendants se nomment rhythm'n'blues, rock, soul, funk, hip-hop...

Si le mot « blues » est employé aux États-Unis depuis longtemps pour décrire un état de tristesse et d'abattement, la forme musicale du même nom, fruit d'un mélange de traditions et de cultures propre au système des plantations, y émerge à la fin du dix-neuvième siècle. Aux États-Unis, l'esclavage, aboli officiellement en 1865, avait laissé place à une autre forme d'asservissement. Dans les plantations du Sud, l'esclave devint métayer, contraint de cultiver et de récolter (coton, canne à sucre...) au profit quasi exclusif d'un propriétaire lui ayant fourni terrain, logement et équipement. C'est dans ces plantations que se mêlèrent des populations issues de la déportation d'esclaves africains, de l'immigration de travailleurs européens et des autochtones locaux, les Indiens Cherokees et Choctaws.

En résulta un creuset musical regroupant de nombreuses traditions orales, chantées et dansées : ballades, airs de danses, work songs (chants de travail souvent structurés en « question-réponse » destinés à rythmer l'effort ou à distraire sur les chantiers), field hollers (appel modulé, entre le cri et le chant, lancé par un travailleur agricole à l'attention de ses pairs dispersés alentour) et spirituals (chants dérivés des work songs sur lesquels se sont greffées des références bibliques issues des cantiques protestants). Un terreau fertile dans lequel le blues allait prendre racine.

À cette époque, des songsters écumaient le Sud, de hameaux en campements d'ouvriers. Ces chanteurs-musiciens itinérants, Noirs ou Blancs, s'inspiraient de thèmes folkloriques anciens, anglo-saxons comme hispaniques, dont ils modifiaient les paroles

pour mieux décrire la vie quotidienne des auditeurs américains auxquels ils s'adressaient. Mais l'époque post-esclavagiste fut aussi celle de la mise en place d'une ségrégation raciale profondément marquée dans le Sud. Une réalité qui tenait les Noirs à l'écart et les isolait culturellement, obligeant le songster noir à élaborer des morceaux spécifiques pour son public, souvent en contant les exploits de personnages mythiques. Petit à petit, ces songsters ont interprété des chansons plus personnelles qui étaient aussi bien le reflet du mal de vivre – du « blues » – de la communauté noire dans le Sud ségrégationniste qu'un moyen de rendre cette situation tragique plus supportable. Le songster cède ainsi place au bluesman dont, fait nouveau, le récit se fait à la première personne. En exprimant ses sentiments personnels, le bluesman affirme son humanité, celle que la ségrégation persiste à écraser.

Cette lente métamorphose s'est opérée à l'aube du vingtième siècle et le blues s'est matérialisé au fil du temps avec des caractéristiques particulières : forme « responsoriale » (le chanteur-musicien souligne avec son instrument la phrase qu'il vient de chanter), utilisation des degrés I, IV et V de la gamme, recours aux blue notes (inflexions mélodiques obtenues en abaissant d'un demi-ton approximatif la tierce, la quinte ou la septième), structure en douze mesures (trois phrases de quatre mesures), strophes à trois versets (souvent de forme AAB), accentuation rythmique basée sur la « tension-détente » et génératrice de swing... Autant de « règles » qui firent l'objet de maintes variantes et qui se formalisèrent par le biais de la transcription du blues sur partition (dès 1912) et surtout de son enregistrement et de sa diffusion sur disque (à partir de 1920).

Musique rurale née dans la région du Delta du Mississippi (à cheval sur plusieurs États du Sud), le blues a ensuite évolué au gré des migrations des afro-américains (à l'est dans les Appalaches, au Nord à Chicago, en passant par Memphis et Saint Louis, à l'ouest à Los Angeles, en passant par le Texas...) et des développements technologiques. Rural, urbain, acoustique, électrique, en solo, en duo, en orchestre, sur une guitare, un piano, un harmonica, chanté, déclamé, murmuré, désespéré, amer, poignant, sensuel, salace, drôle, survolté, hypnotique... le blues est tout ça. Et l'intensité du feeling qui en émane est telle

qu'il va marquer de façon indélébile la musique populaire qui y puisera de nouvelles formes, à commencer par le rhythm'n'blues qui, récupéré par les Blancs et une industrie du disque particulièrement influente du fait de la puissance économique des États-Unis, se changera en raz-de-marée rock'n'roll.

Quand dans les années 1960 le public afro-américain délaisse le blues au profit d'une soul music en phase avec le combat pour l'égalité des droits civiques, le public blanc américain et européen, fasciné par ce qu'il découvre tout juste, prend le relais. Le blues s'exporte alors à travers le monde et poursuit ses mutations, en puisant souvent à son tour dans les genres qu'il a fait naître.

Plus d'un siècle d'histoire, des multitudes d'artistes et de styles en fonction des époques et des lieux... Se perdre sur les chemins du blues est chose facile. Aussi cet « itinéraire » vous trace des pistes pour partir à la découverte de bien des merveilles. Car pour un voyage ou un retour à la source de la musique à émotion forte, on ne saurait trop conseiller de laisser ses oreilles parcourir ces longues routes gorgées de feeling.

Nicolas Teurnier / Soul Bag

LE BLUES TRADITIONNEL : LES PIONNIERS

Les premiers enregistrements : « classic blues singers »

Dans les années 20, Fred Hager, producteur de disques, et le chef d'orchestre Perry Bradford enregistrent une de leurs chanteuses, une Noire nommée Mamie Smith. Elle est spécialisée dans l'interprétation de vaudevilles qu'elle mêle à du blues pour les rendre plus émouvants. « Crazy Blues », un des titres gravés ce jour-là, connaît un succès phénoménal et se vend à plus de 75 000 exemplaires les premiers mois de sa sortie.

Très rapidement, les autres compagnies de disques américaines (Victor, Decca, Columbia, Paramount) saisissent l'importance de ce marché et vont enregistrer fréquemment des chanteuses noires. On les appellera les classic blues singers, les « chanteuses de blues classiques ». Elles viennent d'endroits différents, Sud profond ou grandes métropoles du Nord et ont généralement fait leur apprentissage du chant et de la scène lors de tournées de vaudeville. Le flot de disques enregistrés par ces chanteuses est majoritairement destiné au public noir du Sud. Il est rapidement canalisé dans des séries spéciales réservées à la musique noire, d'abord appelée « black records », puis « race records » car le titre est moins discriminant. Les disques sont vendus par les General Stores du Sud, (sortes de bazars que l'on pouvait trouver dans des petits villages) et par correspondance. Dès 1922, toutes les compagnies ont leur « race series » et les ventes importantes les poussent à chercher de nouveaux artistes noirs. Certaines chanteuses de classic blues extrêmement populaires ont connu un succès très remarqué, telles que Gertrude « Ma » Rainey, Bessie Smith, Ida Cox et Victoria Spivey.

Ces chanteuses de blues jouaient souvent derrière leur orchestre, composé généralement d'un piano, de plusieurs cuivres et d'une batterie. Pionnières dans l'industrie du disque, elles ont été les premières femmes noires à être enregistrées et les premières à exporter un chant basé sur les 12 mesures typiques du blues. Presque toutes issues du music-hall, ces classic blues singers ne sont cependant pas représentatives du blues déjà bien implanté dans le Sud du pays. Toutefois, elles ont joué d'une très grande popularité et mélangeaient sur scène des airs populaires de l'époque avec des morceaux de jazz ou de blues. Diction claire, voix suaves et sophistiquées, ces jeunes femmes développaient un jeu de scène des plus remarquables et chantaient les injustices et les douleurs de leur vie, comme celles de leurs spectateurs.

Grandes figures : Mamie Smith, Ma Rainey, Bessie Smith, Ida Cox

Mamie Smith (1883-1946)



Mamie Robinson, plus connue sous le pseudonyme de Mamie Smith, est née le 26 mai 1883 à Cincinnati (Ohio). Elle s'est illustrée simultanément comme danseuse de revue, chanteuse de jazz et de blues, pianiste et actrice.

Elle est entrée dans l'Histoire en enregistrant le premier titre de blues : « Crazy Blues », de Perry Bradford, le 10 août 1920 pour le label Okeh, un immense succès vendu à plus d'un million d'exemplaires en un an. Elle est à l'origine de l'intérêt des maisons de disques pour la « race music » et les chanteurs et chanteuses de blues.

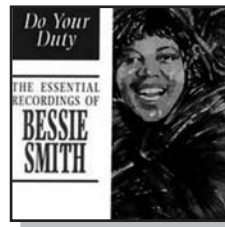
Mamie Smith continue à enregistrer pour Okeh de 1920 à 1923, pour Ajax, en 1924, pour Victor en 1926 et pour Okeh encore de 1929 à 1931, toujours à New York. Elle parcourt les Etats-Unis et l'Europe avec sa troupe « Mamie Smith & Her Jazz Hounds », présentant le spectacle « Mamie Smith's Strutting Along Review ». avec des numéros de trapèze, de danse, de comédie et de chant. On l'appelle alors *The Queen of The Blues*, ce qui poussera Bessie Smith (aucun rapport familial) à surenchérir en se décernant le titre d'*Empress of The Blues*.

Au cinéma, Mamie apparaît dans *Jail House Blues*, en 1929. Elle se retire de la scène en 1931, lors de la Grande Dépression, pour revenir en 1939 dans le film *Paradise in Harlem*, puis dans *Mystery in Swing*, *Sunday Sinners*, *Stolen Paradise*, *Murder on Lenox Avenue*, et *Because I Love You*.

Mamie Smith entre à l'hôpital à New York en 1944 et s'éteint dans le dénuement le 16 août 1946. Elle est enterrée à Staten Island.

Album à écouter : *Women in blues : 1920-1943*. Frémeaux, 1994

Bessie Smith (1894-1937)



Élevée par une famille d'une pauvreté extrême, elle commence très tôt à gagner sa vie en chantant dans les rues de Chattanooga (Tennessee) avec son frère Andrew. Engagée très jeune dans des spectacles itinérants de vaudeville, elle obtient rapidement la reconnaissance du public grâce à sa magnifique voix de contralto.

En 1923, Smith fait ses débuts d'enregistrement chez Columbia Records avec sa première chanson, "Downhearted Blues" (le blues déprimé). Elle enregistrera finalement 123 chansons pour Columbia au cours de sa carrière musicale. Bessie Smith est aussi une des artistes afro-américaines parmi les mieux payées des années 1920, en gagnant quelque 2000\$ par semaine. Ses problèmes personnels prennent peu à peu le dessus et sa carrière sombre à partir de 1929. En 1933, le producteur John Hammond décide de lui donner une nouvelle chance en lui permettant d'enregistrer de nouveau et en la programmant à l'Apollo Theatre de New York. Mais la jeune femme est victime d'un accident de voiture en 1937 sans avoir retrouvé sa gloire des années 20.

Bessie Smith a eu une influence musicale importante sur des chanteuses comme Billie Holiday, Sarah Vaughan, Dinah Washington, Nina Simone, Janis Joplin et Norah Jones. Sa voix puissante et son style de chant sont une contribution importante à l'histoire de la musique populaire.

Albums à écouter : *Do your Duty*. Night and day distribution, 1995
The Collection 1923-1933. Sony music, 1989

Delta blues ou blues rural

Le blues est né dans le Sud des États-Unis, le Delta du Mississippi. Cette région qui regroupe plusieurs États (Mississippi, Arkansas, Sud-Tennessee, Alabama et une partie de la Louisiane) est essentiellement rurale et accueille une forte population noire travaillant pour la majeure partie dans des manufactures cotonnières ou dans des scieries. Après l'abolition de l'esclavage et la fin de la guerre de Sécession, des lois dites « Jim Crow » sont instaurées en 1876 dans le Sud des États-Unis. Ces lois mettent en place la ségrégation raciale et définissent ainsi des droits mais surtout des restrictions aux Afro-américains, les cantonnant à une infériorité raciale. Les mesures phares concernent la séparation des Noirs et des Blancs dans les lieux publics, les écoles et les hôpitaux... Dans les bus, quelques places seulement étaient réservées aux Noirs. Leur musique exprimait toute la rudesse de ces conditions de vie. Le premier blues rural est austère et mélancolique. Son accompagnement plutôt primitif est plus rythmique que mélodique (rythme lancinant, motifs répétitifs « riffs »). Ce style de blues est caractérisé par des interprétations d'artistes s'accompagnant seuls à la guitare (souvent jouée avec un bottleneck – goulot de bouteille scié ou objet métallique que le musicien fait glisser sur les cordes) – ou à l'harmonica, et jouant leurs chansons de manière à la fois introspective et passionnée.

Grandes figures : Charley Patton, Tommy Johnson, Son House, Bukka White, Big Joe Williams, Tommy McClennan, Robert Johnson



Robert Johnson (1911-1938)

« Sweet home Chicago », « Love in vain », « Crossroads », « Terraplane blues », « Dust my broom », « Walkin' blues »... Bien que Robert Johnson ait disparu très tôt, ses œuvres sont devenues des classiques du blues. Né dans le Delta, mais élevé près de Memphis, le jeune Robert est vite davantage intéressé par la musique que par le travail dans les champs. D'abord attiré par l'harmonica, puis par la guitare, il se rend régulièrement dans les tripots du coin écouter Charley Patton et Son House. Ce dernier l'écoute un soir jouer un morceau et lui conseille en ricanant de se remettre à l'harmonica. Piqué au vif, il part en lui promettant de revenir... Deux ans plus tard, il se plante devant Son House et joue. Tétanisé dès les premières notes, celui-ci n'en croit pas ses oreilles : Robert Johnson a progressé si vite dans son jeu de guitare qu'il était lui-même dépassé. De là, naîtra la légende du pacte avec le diable : Johnson aurait vendu son âme au diable en échange de son jeu de guitare...

Sa musique est plus qu'un simple accompagnement des paroles et sa voix claire, de tonalité nasale a une intensité passionnée. Excellent guitariste, il maîtrise plusieurs jeux très différents, le plus éclatant restant le genre classique du Delta au bottleneck mais aussi l'utilisation des cordes basses pour créer un rythme entraînant. Sa disparition tragique à l'âge de 27 ans ne lui aura laissé le temps d'enregistrer qu'une petite trentaine de morceaux. Véritable pionnier, son influence sur la naissance du blues moderne et du rock'n'roll inspirera un nombre incalculable d'artistes comme Keith Richards, Eric Clapton et Jimi Hendrix.

Album à écouter : *The complete recordings*. Sony BMG, 1990

Texas blues

Le Texas blues est né dans les années 1900 parmi les ouvriers noirs américains qui travaillaient dans le pétrole, les ranchs et les exploitations forestières. Dans les années 20, c'est une musique caractérisée par des ambiances swing, avec un jeu de guitare s'apparentant plus à une extension du chant qu'à un accompagnement musical.

En provenance du Mexique, la tradition espagnole du flamenco s'est fortement enracinée dans le Texas blues. Les guitaristes, par exemple, recouraient rarement au médiator, préférant utiliser le pouce ou la main pour frapper les cordes. Le *hillbilly* (première forme de *country and western*), le *folksong* (issu de ballade anglo-irlandaise) et les chansons populaires en vogue dans les spectacles de *minstrels* influencèrent également le blues du Texas. À l'inverse des pères fondateurs du blues du Delta qui est essentiellement rythmique et dans lequel la voix est d'abord utilisée comme un instrument, leurs homologues texans furent de véritables conteurs d'histoires ayant pour cadre la vie quotidienne de la communauté noire, qu'elle fût rurale ou urbanisée. Les paroles ont toujours joué un rôle de première importance où le tragique se mêle à la dérision et à l'ironie.

Le Texas blues, dont Blind Lemon Jefferson puis Sam Lightnin' Hopkins ont été les créateurs les plus célèbres, devait marquer de son empreinte tout le blues. Sa forme musicale et les messages dont il est porteur exerceront une influence considérable sur le blues moderne, aussi bien celui joué sur les bords du Pacifique et en Louisiane, que celui forgé dans les grandes villes du Nord.

Grandes figures : Blind Lemon Jefferson, Texas Alexander, Lightnin' Hopkins



Blind Lemon Jefferson (1893-1929)

La vie de Blind Lemon Jefferson est mal connue et reste encore sujette à de nombreuses interprétations. On ignore notamment s'il était aveugle de naissance ou s'il l'est devenu progressivement. On situe habituellement sa date de naissance en 1893. Il apprend à jouer de la guitare dans les plantations de coton du Texas, un État qu'il va parcourir jusqu'au début des années 1920, avant de partir enregistrer ses morceaux à Chicago pour le label Paramount. Il enregistre entre 1926 et 1929 plus de 80 chansons, dont certaines lui valent un important succès (en particulier « Matchbox Blues », rééditée plusieurs fois, du vivant même de Jefferson).

La qualité du jeu de guitare de Blind Lemon Jefferson et la force de son interprétation restent d'une pertinence et d'une efficacité indéniables. Parfois parlés comme dans la chanson « Hot Dogs », le plus souvent chantés d'une voix puissante, les morceaux de Blind Lemon Jefferson proposent une grande variété de rythmes et de styles. Sur chaque morceau sa guitare et sa voix se répondent à merveille.

À l'image de sa vie, la mort de Blind Lemon Jefferson est sujette à de multiples controverses. Pendant l'hiver 1929-1930, alors qu'il est venu enregistrer de nouveaux morceaux, il va se perdre dans les rues enneigées de Chicago. Il est habituellement admis qu'il serait mort de froid cette nuit-là, mais la thèse d'une crise cardiaque et même celle d'un empoisonnement ont aussi été avancées. Il est enterré rapidement, dans l'anonymat le plus complet, et il faut attendre 1967 pour qu'un petit monument en son honneur soit construit.

Ses morceaux sont devenus des standards du blues, de la country music et du rock'n'roll. Le patronyme du groupe de rock Jefferson Airplane est un hommage volontaire au premier artiste de blues dont l'œuvre a été enregistrée, et qui est considéré comme le créateur du Blues texan.

Album à écouter : King of the country blues. Concord Disques 1990

Blues de la côte Est

Le blues de la côte Est, ou Piedmont blues, est avec le Delta blues et le Texas blues l'un des trois grands styles originaux du blues. Un peu plus tardif que les deux autres, il émergerait dans la décennie qui précède la première guerre mondiale dans la région entourant les Appalaches (Carolines, Virginies, Kentucky, Tennessee et Georgie). Il semblerait que dans cette région qui vivait des plantations et des manufactures de tabac, la vie ait été moins rude pour les Noirs, la ségrégation et le racisme moins présents que dans le reste du Sud. C'est peut-être l'une des raisons pour laquelle ce blues qui emprunte au ragtime et à différents styles des Caraïbes paraît plus décontracté, moins dramatique que les autres. Cette musique dont les principaux créateurs sont Blind Blake, Blind Boy Fuller et Josh White est basée essentiellement sur un jeu de guitare en fingerpicking (le guitariste s'exprime seul et assure à la fois, le rythme, la percussion, l'accompagnement et la mélodie) avec des démonstrations de virtuosité. Une partie de son répertoire, plus proche des traditions folkloriques anglo-irlandaises que les autres blues et largement influencé par le Vaudeville, raconte des histoires d'amour déçues. Cependant, d'autres textes peuvent porter un regard caustique, voire critique sur la société, ce qui est plutôt exceptionnel dans le blues. Si celui-ci a peut-être suscité moins d'intérêt que les autres, en partie parce qu'il ne s'est pas électrifié, il a pourtant une place importante et bien à part dans la grande histoire de la musique noire américaine.

Grandes figures : Blind Blake, Blind Willie McTell, Reverend Gary Davis, Blind Boy Fuller, Josh White, Sonny Terry



Blind Boy Fuller (1907-1941)

Blind Boy Fuller né Fulton Allen est l'un des principaux créateurs du Piedmont blues. Il voit le jour en 1907 à Wadesboro en Caroline du Nord. Devenu aveugle en 1928, il est contraint de gagner sa vie en chantant et jouant de la guitare dans la rue et aux sorties des fabriques de tabac. Sa personnalité, son charisme et surtout son talent en feront petit à petit un musicien extrêmement populaire. Son jeu de guitare remarquable, vigoureux, est basé sur un fingerpicking alliant blues et ragtime. Ses textes, originaux et pleins d'humour, rencontrent beaucoup de succès auprès des travailleurs et ouvriers, noirs ou blancs dont il deviendra en quelque sorte le porte-parole. Plus à l'aise financièrement, il se fixe alors définitivement à Durham en 1933. En 1935, il rencontre J.B. Long qui travaille pour les disques Vocalion et lui fait enregistrer plus de 150 titres jusqu'en 1940. Il décède en 1941 des suites d'une infection.

Sa popularité est telle à l'époque que son jeune compagnon Brownie McGhee lui dédie un blues, « Death of Blind Boy Fuller », et se fera appeler pendant un temps Blind boy Fuller II avant de fonder avec Sonny Terry un des duos les plus célèbres du blues.

Album à écouter : *Get you yas yas out*. Snapper Music, 2007

LE BLUES REMONTE VERS LE NORD ET S'ÉLECTRIFIE

Dès l'abolition de l'esclavage, les Noirs vont commencer à quitter les États du Sud pour trouver du travail dans le Nord. Suite à la crise économique de 1929, cette migration va s'intensifier. Entre 1916 et 1940, ils seront près de deux millions, fuyant la misère et la ségrégation. Cette migration de la campagne vers les villes va changer le blues. Pour se faire entendre dans un milieu urbain, le soliste va devoir laisser peu à peu la place à un petit ensemble (une ou deux guitares, une contrebasse, souvent une batterie ou un washboard) et la guitare va aspirer à l'électrification, d'où l'utilisation intensive d'amplificateurs acoustiques tel les résonateurs des guitares Dobros. Elle garde cependant sa place d'instrument roi qu'elle partage désormais avec le piano. De nouveaux sons, des textes moins crus utilisant plus de métaphores, de nouveaux styles de blues vont émerger, principalement à Memphis, Saint Louis et Chicago.

Memphis blues

Première grande ville en remontant le Mississippi, Memphis, capitale du coton, concentre un fort taux de population noire. Beale Street, situé au cœur du quartier noir, devient vite le lieu des distractions nocturnes, les musiciens s'invitent dans les cabarets, tripots, salles de jeux et maisons closes... Seulement, ces lieux sont bruyants, d'où la nécessité pour les musiciens de jouer plus fort. Ils proposent alors une forme orchestrale de blues qui modifie singulièrement le style, le rendant plus léger, plus tourné vers la danse. C'est l'époque des strings-bands (orchestres à cordes - violons, guitares, mandoline, contrebasse) et des jug-bands (jarre vide dans laquelle souffle le musicien). De nombreux artistes illustrent la diversité du blues de Memphis depuis ses origines : Frank Stokes, Furry Lewis, le Memphis Jug Band, Memphis Minnie...

A la fin des années 40, Sam Phillips fonde le premier studio d'enregistrement de la ville : le Memphis Recording Service. Avec à sa tête, le chanteur-guitariste Ike Turner, ils enregistrent de nouveaux talents comme B.B. King, Howlin' Wolf et Bobby Bland. Il créera son propre label, Sun Records, au début des années 50, lassé de voir ses découvertes profiter aux autres ! C'est aussi lui qui découvre Elvis Presley...

L'utilisation de la guitare électrique se généralise dans le blues d'après-guerre, il permet aux artistes de jouer avec de nouveaux effets, de multiplier les sonorités et de créer un nouveau style. La guitare, elle, reprend sa place d'honneur aux dépens du piano se retrouvant de plus en plus relégué au second plan. L'harmonica s'impose quant à lui comme un élément dominant du blues orchestral grâce à l'amplification.

**Grandes figures : B.B. King, Howlin' Wolf, Bobby Bland,
Sonny Boy Williamson II (Rice Miller), Elmore James, Junior Parker**



B.B. King (1925)

B.B. King, né Riley Ben King, a vu le jour dans l'État du Mississippi en 1925. Elevé par sa mère, puis par sa grand-mère, il est accueilli, à la mort de celle-ci, par son cousin Bukka White qui lui apprend les rudiments de la guitare. Sa première rencontre avec la musique remonte à son enfance puisqu'il chante du gospel à l'église et admire le pasteur jouer de la guitare. Il sera à l'époque très influencé par des guitaristes comme T-Bone Walker, Lonnie Johnson mais aussi Charlie Christian et Django Reinhardt.

Il s'installe à Memphis et trouve un travail de disc-jockey dans une des principales radios de la ville. Son émission connaît un vrai succès, il y joue des enregistrements d'artistes noirs mais aussi ses propres compositions. Il publie des disques dès 1949 et connaît un succès local. En 1952, son « Three o'clock blues » se classe numéro un des charts. Accompagné de ses musiciens, il entame ses premières grandes tournées à travers tout le pays, enchaîne les succès et va acquérir une reconnaissance internationale sans commune mesure dans le blues.

B.B. King a créé son propre style : un chant prenant sa source dans le gospel qu'il marie à un jeu de guitare électrique tout en vibrato. Il est accompagné d'un orchestre de cuivres caractérisé par une section rythmique apportant le côté swing, les phrasés jazzy... Son toucher inimitable, ses improvisations lui ont valu d'être sacré roi du blues. Son influence sur les bluesmen des générations suivantes est considérable, de Little Milton à Robert Cray, en passant par Eric Clapton et Stevie Ray Vaughan.

Album à écouter : *His definitive greatest hits*. Polydor, 1999

Saint Louis blues

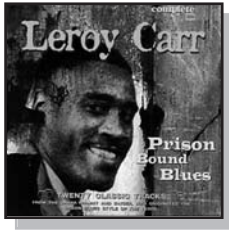
Premier grand port sur le Mississippi, en remontant vers le Nord, la ville de Saint Louis devait devenir le premier point de rencontre de la musique blues brassant des influences régionales apportées ici par les premiers musiciens itinérants venus de plusieurs villes du Sud. Point de contact entre le Nord et le Sud, Saint Louis ne connaît l'apparition d'une importante population noire qu'à la faveur de la première guerre mondiale et de l'industrialisation rapide de cette ville. Les bateaux qui remontent le fleuve déposent sur les quais des musiciens louisianais quittant le Sud des États-Unis. Saint Louis brasse d'incessants flux migratoires et la ville est le théâtre de nombreuses émeutes raciales qui créent durablement une forte hostilité entre les Blancs et les Noirs.

Dès 1925 une partie du quartier noir, « La Vallée », se peuple de boîtes de nuit et de divers lieux de plaisirs. C'est alors que le blues de Saint Louis apparaît. Musique de cabarets, et non de rue, c'est un style qui repose généralement sur une utilisation plus fréquente du piano que les autres genres de blues et qui s'accompagne d'une guitare improvisant le long d'une ligne mélodique continue jouée note par note. Ce style est très proche du jump blues, du rag-time et du piano blues.

Le Saint Louis blues prend des allures de musique urbaine qui rencontre à cette époque l'adhésion d'une population de migrants noirs venue chercher du travail. Roosevelt Sykes, Walker Davis et Leroy Carr sont les véritables fondateurs de la ballade sentimentale noire-américaine. Le chant amer, voilé, désabusé et sophistiqué de Leroy Carr, que son jeu au piano sobre et solide valorise, et les arpèges brillants à la guitare de Scrapper Blackwell ouvrent alors de nouveaux horizons au blues.

La ville de Saint-Louis étant très pauvre en studios d'enregistrement, la plupart des musiciens du blues vont s'installer périodiquement, voire même durablement, à Chicago, où l'interaction entre le piano et la guitare influera considérablement sur cette grande ville.

Les grandes figures : Walter Davis, Roosevelt Sykes, Peetie Wheastraw, Leroy Carr, Henry Brown, Teddy Darb



Leroy Carr (1905-1935)

Pianiste et chanteur incontournable de la scène blues d'Indianapolis d'avant-guerre, Leroy Carr est également l'un des éléments moteurs de l'évolution du blues, en faisant passer cette musique d'un art primitif et rural à un art plus urbain et sophistiqué.

Avec près de 150 titres enregistrés entre 1928 et 1935 avec le guitariste Scrapper Blackwell, ils vont effectivement être à l'origine des bases d'une grande partie du blues des années 30 et 40. Novateur, inventif et original, le duo que forme Leroy Carr et Scrapper Blackwell se construit un répertoire autour de titres qui deviendront pour la plupart des grands classiques du blues, comme « How Long How Long Blues », « Prison Bound », ou « I Believe I'll Make A Change ».

En l'espace d'une carrière qui n'aura donc duré que dix ans, Leroy Carr est pourtant parvenu à influencer, avec son style vocal fragile et séducteur, un nombre phénoménal de pianistes et de crooners, comme Nat King Cole, Charles Brown ou Walter Davis.

Son penchant prononcé pour l'alcool lui est malheureusement fatal. Il décède à l'âge de trente ans, le 29 avril 1935 à Indianapolis. Blackwell entre alors dans une période de dépression et ne jouera plus que sporadiquement.

Album à écouter : Prison bound blues. Wagram music, 2004

Chicago blues

Chicago est non seulement l'un des premiers grands centres urbains du Centre-Est à s'être industrialisé mais c'est aussi le terminus des voies de communication routières, ferrées et fluviales de l'entre-deux-guerres, la dernière ville de la ligne migratoire Nord-Sud. D'autre part, Chicago est musicalement l'un des seuls endroits où l'on trouve de nombreux studios d'enregistrement avec du matériel de qualité. C'est l'une des raisons pour laquelle, nombre de musiciens de blues vont y faire carrière ou y restent suffisamment pour influencer sur le Chicago blues naissant.

Les années Melrose

Dans les années 30, un nouveau courant de blues naît, alliant tradition du Sud et musique urbaine avec une section rythmique plus marquée et un piano au premier plan.

Lester Melrose, producteur blanc passionné de jazz en deviendra alors le producteur exclusif pour Columbia puis pour Bluebird. Il imposera son empreinte très fortement sur la plupart des enregistrements, ce qui impliquera une certaine marque de fabrique un peu monotone (mêmes musiciens de studio, mêmes instruments, mêmes tempos, ambiance jazzy) qui lui sera souvent reprochée. Cependant, le *Bluebird sound* de Lester Melrose a connu une forte popularité auprès de son public, oubliant de la misère sudiste et de son blues plus rugueux.

Grandes figures : Washboard Sam, Big Bill Broonzy, Jazz Gillum,
John Lee "Sonny Boy" Williamson



Big Bill Broonzy (1893-1958)

Chanteur-guitariste de blues et de folk américain, Big Bill Broonzy reste l'un des plus grands noms du blues de Chicago. Aussi à l'aise dans le Blues que dans d'autres genres populaires noirs de l'époque (ragtime, hokum), doté d'un jeu de guitare élégant, délié, incisif et swinguant, Big Bill Broonzy reflète parfaitement les aspirations des migrants noirs des années 20 et 30. Son blues peut être nostalgique et évoquer avec regret la vie nonchalante et le climat du Sud, tout comme évoquer des thèmes forts sur les tensions de la grande ville ou encore se composer de pièces dansantes et légères, très souvent osées. Avec sa voix rude mais chaleureuse et son phrasé de guitare aéré à la sonorité cristalline, Big Bill Broonzy aura fortement contribué au renouveau du blues à la fin des années 50. Très inspiré par le gospel, son talent lui permit de rester jusqu'à l'arrivée de Muddy Waters, le maître incontesté de Chicago. En effet, avec l'arrivée de la guitare électrique, Big Bill Broonzy poursuit sa carrière dans le circuit folk et en Europe où il se présente comme le dernier chanteur de blues vivant, il opte pour la guitare acoustique et interprète de vieux airs traditionnels. Il décède le 15 août 1958 à Chicago à l'âge de 65 ans.

Album à écouter : *Big Bill Broonzy. Night and Day* distribution, 1951-2004

Le Chicago blues électrique

Au début des années 40, une nouvelle vague de migration amène une population pauvre qui s'entasse dans des ghettos. Moins friands du Bluebird sound, ces nouveaux arrivants vont générer un blues plus rural très électrique, où dominent l'harmonica et la guitare. Ce blues du ghetto va intéresser certains producteurs notamment les frères Chess, qui enregistreront, avec la précieuse aide de Willie Dixon, Muddy Waters, Little Walter, Jimmy Rogers, Koko Taylor... et joueront un rôle important dans l'émergence de ce nouveau blues.

Grandes figures : Muddy Waters, Little Walter, Willie Dixon, Jimmy Reed, Howlin' Wolf, J.B. Lenoir, Eddie Boyd, Sunnyland Slim

Muddy Waters (1913-1983)

Muddy Waters, né McKinley Morganfield en 1913, est un enfant du Sud des États-Unis. Il s'initie très tôt au blues du Delta après avoir croisé la route de Son House, sa première source d'inspiration avec Robert Johnson. En 1941, il rencontre l'ethnomusicologue Alan Lomax qui lui fait enregistrer ses premières chansons pour la Bibliothèque du Congrès. Cette rencontre le pousse à quitter le Mississippi pour Chicago où il troque sa guitare acoustique pour une guitare électrique. Epaulé par Big Bill Broonzy et John Lee Sonny Boy Williamson qui lui ouvrent leurs sessions, il devient vite une figure emblématique de la scène de Chicago. En 1948, il arrive à convaincre les frères Chess de l'enregistrer et ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin de sa carrière. Il popularise aussi la formation typique du Chicago blues des années 1950 : une ou plusieurs guitares, une guitare basse, un piano, un harmonica et une batterie. De nombreux solistes en ont fait partie comme Little Walter, Jimmy Rogers, Otis Spann, Junior Wells. Le succès de Muddy Waters est dû en partie à cet excellent orchestre, à son talent mais aussi à sa personnalité et à son charisme. Sa voix sombre et chaude, les sons plaintifs qu'il tire de sa guitare en faisant glisser sur les cordes un bottleneck en font l'une des figures les plus émouvantes du blues. En 1958, il tourne en Europe où l'accueil n'est au départ pas des plus chaleureux, sa musique puissante bouleverse et inquiète. Il aura pourtant une influence énorme sur le blues anglais des années 60 et 70, des Rolling Stones (qui se sont inspirés d'un de ses premiers hits « Rollin' Stone » pour nommer leur groupe) à Led Zeppelin. Il donne son dernier concert en 1982 et décède l'année suivante à l'âge de 68 ans.

Albums à écouter :

Hard again. Blue sky, 1977

I'm ready. Blue sky, 1978

Muddy "Mississippi" Waters live. Sony Musique, 2003



Le West side sound

À la fin des années 50, la jeunesse afro-américaine fait peu à peu évoluer ce blues électrique issu de la tradition du Delta. Un nouveau courant issu notamment du quartier du West side de Chicago naît, plus tendu, plus âpre. De jeunes guitaristes vont faire émerger ce nouveau style de blues, synthèse entre le jeu de guitare très expressif de B.B. King, son chant déclamatoire, les sonorités du gospel et le Chicago blues électrique. Otis Rush, Magic Sam et Buddy Guy sont représentatifs de ce courant dont la qualité artistique est aussi évidente que son succès commercial est médiocre. Peu représenté en dehors de Chicago, il aura eu malgré tout, au travers de ses interprètes, une influence certaine sur des guitaristes tels que Eric Clapton ou Peter Green.

Grandes figures : Otis Rush, Magic Sam, Buddy Guy



Buddy Guy (1936)

Buddy Guy est né en 1936 en Louisiane. Impressionné par des disques de John Lee Hooker et de Lightnin' Hopkins, il se bricole une guitare vers 11-12 ans. Dès lors, il s'entraîne de plus en plus et donne quelques années plus tard des concerts en s'inspirant de bluesmen comme Guitar Slim et Slim Harpo... Mais le Sud très ségrégationniste offre peu de possibilités aux artistes noirs. Plein d'espoir, il part pour Chicago en 1957, la ville de ses idoles (Muddy Waters, B.B. King, Howlin' Wolf...). Après une période d'errance, un inconnu l'aborde et lui demande de jouer... celui-ci est impressionné par sa virtuosité et le conduit dans une boîte où joue un de ses amis, Otis Rush. Il est engagé aussitôt. Il deviendra par la suite, guitariste de studio pour Chess et enregistrera en solo également. Buddy Guy est une des figures les plus importantes du West Side sound, un nouveau style de blues portant le nom même de ce quartier de Chicago qui accueille les migrants noirs et qui exprime avec sobriété le sentiment de désespoir des jeunes des ghettos.

Ces musiciens, guitaristes, pour la plupart, jouent un blues qui fait la synthèse entre le style à la B.B. King, les tempos saccadés de la soul musique naissante et le blues électrique de Chicago que cette nouvelle génération trouve démodée. Et surtout, pour la première fois, ils jouent des thèmes en mode mineur (ce qui ne s'est jamais fait auparavant dans le blues). Buddy Guy exprime bien dans sa musique cette atmosphère oppressante et dramatique grâce à ses rythmiques, à son chant tendu et à ses notes étirées dans ses solos électriques. Il est considéré aujourd'hui comme une légende du blues.

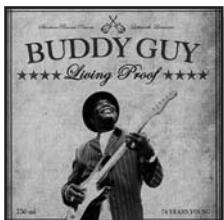
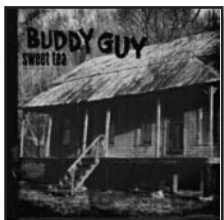
Albums à écouter :

The complete vanguard recordings (coffret 3 CD : "A man and the blues", "this is Buddy Guy", "Hold that plane"). Vanguard Records, 1968, 2000

Damn right, I've got the blues. Silvertone Records, 1991

Sweat tea. Jive Records, 2001

Living proof. Silvertone, 2010



Le blues se développe aussi à Detroit, au Texas et en Californie

À Détroit,

John Lee Hooker (1917-2001)



Detroit, capitale industrielle de l'automobile, a vu arriver, à l'instar de Chicago, plusieurs vagues d'immigrants noirs de tout le Sud des États-Unis venus y chercher du travail.

Un blues local va s'y développer dès les années 20. Dans les années 30, des pianistes de blues tels que Charlie Spand et Big Maceo vont connaître un beau succès leur permettant d'aller enregistrer à Chicago. Après la guerre et la seconde vague d'immigration, de petits studios d'enregistrements et de petites compagnies de disques indépendantes voient le jour. Ces structures n'auront malheureusement pas les moyens de faire des enregistrements de qualité et les disques qui seront édités ne permettront pas à des artistes talentueux tels que Eddie Burns, Bobo Jenkins ou Eddie Kirkland d'avoir un rayonnement au-delà de Detroit.



Seul John Lee Hooker deviendra une légende du blues et aura une longue carrière prolifique. Né à Clarksdale (Mississippi) en 1917, Hooker, très jeune, est influencé par son beau-père, Willie Moore, bluesman de Shreveport. Le jeune guitariste, après des étapes successives à Memphis puis Cincinnati, s'installe à Detroit en 1943, attiré par les salaires de l'industrie automobile. Son élégance, son sens de la scène et surtout sa musique particulière, un Delta blues électrique primitif très libre rythmiquement vont rapidement en faire le bluesman le plus populaire de Detroit. Il commence à enregistrer en 1948 et ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin de sa carrière. Quand son style de blues électrique en soliste passe de mode, John Lee Hooker sait s'adapter au goût de son public. Il part à Chicago où il devient leader d'un orchestre au milieu des années 50, enregistrant notamment chez Vee-Jay. Durant cette décennie, les temps sont durs pour les bluesmen américains, une partie du public noir se désintéresse de leur musique au profit du rhythm and blues, plus entraînant et dansant.



Le blues revival des années 1960 le remet au goût du jour, grâce à des groupes qui redécouvrent cette musique noire et font ainsi de John Lee Hooker une véritable icône du blues. Parti s'installer à San Francisco, il s'insère dans la scène locale du blues et du rock et enregistre en 1970 avec Canned Heat. Institué alors comme l'un des pères du rock, sa réputation ne fera que grandir jusqu'à sa mort en 2001.

Albums à écouter : *I'm John Lee Hooker. Shout !* Factory, 1960
Urban blues. Beat Geos on, 1968
Mr Lucky. Blues Label, 1991



Au Texas, **Lightnin' Hopkins (1912-1982)**

Plus léger que le blues du Mississippi, le Texas blues est un style qui permet de longues improvisations de guitare. Le blues du Texas, d'abord rural, connaît un nouvel essor avec l'arrivée de l'électrique car son style s'adapte très bien à l'amplification. Lightnin' Hopkins est avec sa guitare électrique, un novateur du Texas blues. Son jeu, fait de basses appuyées et d'arpèges, le situe dans la mouvance des anciens comme Blind Lemon Jefferson, mais il le modernise en le rendant encore plus fluide grâce aux ressources de l'amplification (puissance, écho, vibrato, saturation). Sa voix chaude, chargée d'émotion accompagne merveilleusement ses compositions sur des sujets d'actualités ou de la vie quotidienne et lui assure une grande popularité, jusqu'au moment où ce style de blues passe de mode au profit d'un blues plus sophistiqué comme celui de T-Bone Walker. Après ce passage à vide, il est redécouvert à la fin des années 50 par l'ethnomusicologue Sam Charters et enregistre pour « Folkways », un label à destination du public blanc du blues revival. Bien qu'il enregistre énormément et tourne dans de nombreux festivals y compris en Europe, ses compositions prolifiques font preuve d'une inspiration constante.

Album à écouter : *The complete Aladdin recordings*. Emi records, 1993

En Californie,

T-Bone Walker (1909-1975)

Si le blues du Mississippi a engendré celui de Chicago durant la guerre, c'est le blues du Texas qui va se prolonger principalement en Californie et y prendre une forme orchestrale.

La musique soft, particulièrement représentée par Nat King Cole, accueille sans difficulté apparente pianistes et guitaristes texans pour donner un blues à la fois dépouillé et sophistiqué. Les ghettos des métropoles californiennes étaient moins désespérants que dans les États traditionnels du blues et cette terreur moins importante entre les Blancs et les Noirs favorise l'émergence d'un blues caractérisé par les influences du jump blues avec une place importante donnée au piano et à des solos de guitare plus jazzy.

T-Bone Walker, guitariste et chanteur texan est l'un des premiers à explorer les possibilités offertes par la guitare électrique. Après avoir joué pour Cab Calloway, il crée sa propre formation en 1940 où sa voix chaude et voilée accompagne une guitare limpide et fluide. Guitariste prodigieux, chanteur exceptionnel, compositeur important et danseur infatigable, T-Bone Walker est l'un des premiers show men complets de l'histoire du blues.

Il va considérablement marquer le blues d'après-guerre. En apportant la fluidité, la sensibilité et le feeling d'un Blind Lemon Jefferson qu'il a accompagné dans sa jeunesse, il crée ce style nouveau qui marie le blues texan au swing des Big Bands de jazz : le blues *Texano-Californien*.

En 1947, il triomphe avec sa nouvelle composition « Call It Stormy Monday », le premier gros succès du blues où la guitare électrique est au premier plan. Premier bluesman à recourir à l'amplification électrique, il aura ainsi influencé les plus grands, de B.B. King à Jimi Hendrix.

Album à écouter : The complete imperial recordings 1950-1954. EMI music, 1993



LE BLUES REVIVAL

Durant les années 1930-1940 se développe aux Etats-Unis l'idée d'un retour aux « arts simples du peuple » : une musique dite folklorique et acoustique des régions rurales du Sud et toute une vague de musiciens et d'intellectuels perpétuent cette tradition. Ce « folk urbain » (musique favorite des campus universitaires américains) éclate littéralement au début des années 60 et devient une musique protestataire et acoustique fortement influencée par le blues d'avant-guerre. Ce courant musical va attiser la curiosité d'un public blanc américain qui va s'imprégner et imiter le style des bluesmen ruraux tel Dave Van Ronk, guitariste, chanteur et interprète du blues et du folk noir.

Le développement des radios permet au blues de se constituer un public de plus en plus fidèle au sein de la communauté blanche. On redécouvre alors des bluesmen légendaires encore vivants, stupéfaits quand on leur annonce que dans les campus de Boston, Washington, New York, Chicago ou encore Los Angeles, tout le monde connaît leur musique. Ils sont tout à coup projetés sur les scènes de grands festivals (le Newport Folk Festival) où ils sont soudain applaudis et respectés par des milliers de jeunes Blancs. John Lee Hooker, Lightnin' Hopkins ou encore Big Joe Williams abandonnent leurs orchestres, débranchent leurs guitares électriques pour rejoindre le mouvement et entamer une carrière en tant qu'« authentiques bluesmen campagnards ».

C'est ainsi que la vie de plusieurs excellents bluesmen sera changée par les fructueuses carrières qu'ils conduiront sur les scènes américaines, européennes et asiatiques.

Le British blues

Dans les années 60, une nouvelle génération d'enthousiastes du blues apparaît en Europe et plus particulièrement en Angleterre. Plus qu'une simple distinction géographique, le British blues de la fin des années 50 et du début des années 60, reproduit avec le plus strict respect les genres de blues américain. Mais à l'époque de la renaissance du blues, les guitaristes britanniques, John Mayall et Eric Clapton en tête, ont commencé à s'écarter

de la formule pour créer leur propre son. C'est ce décalage constant entre la préservation de styles anciens et de la musique pop qui est la marque de fabrication du British blues.

Vers 1962-1963 commencent à paraître les premiers enregistrements de jeunes musiciens passionnés qui, après avoir écouté tous les disques disponibles en import, décident de donner leur propre version du blues. Le faible coût des instruments de musique et la hausse du niveau de vie dans les pays occidentaux à cette époque facilitent ce mouvement. De plus, le blues, avec sa structure musicale immuable et son univers de sexe et de violence caché derrière des métaphores qui le rendent accessibles aux seuls initiés, est profondément attirant pour des jeunes lassés des conventions sociales très strictes héritées des années 50.

Certains de ces musiciens ne tolèrent aucun écart par rapport à la tradition : c'est le cas de Brian Jones (de son vrai nom Lewis Brian Hopkin Jones), jeune virtuose anglais qui a fondé son propre groupe de blues, au nom inspiré d'une chanson de Muddy Waters : The Rolling Stones. D'autres, comme The Yardbirds, prennent davantage de liberté. Mais le blues est au centre de leur musique à tous. Dès les premiers disques des Rolling Stones, le mélange rock'n'roll, rhythm'n'blues, blues prend auprès du public, qui en redemande, attiré par cette musique exotique et sexuelle. Aux mains de musiciens comme Eric Clapton, le blues devient la base idéale pour créer une musique nouvelle, à la fois ancrée dans la tradition et tournée vers l'avenir. Un mouvement d'autant plus fort qu'il se fait avec l'appui des musiciens de blues légendaires surgis du passé, comme John Lee Hooker ou Muddy Waters.

Grandes figures : The Animals, Alexis Koerner & Cyril Davies, Fleetwood Mac, Rory Gallagher (Irlande), Eric Clapton, John Mayall & The Bluesbreakers, Jo Ann Kelly, The Rolling Stones, Ten Years After, The Yardbirds



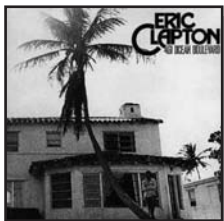
John Mayall (1933)

John Mayall passe ses premières années dans la banlieue de Manchester. Son père, guitariste de jazz amateur, le sensibilise très tôt à la musique en lui faisant écouter une multitude de styles, du folk à la country en passant par le swing. À 12 ans, John s'initie en autodidacte au ukulélé, à la guitare et à l'harmonica. À 14, il découvre le boogie-woogie qui deviendra une véritable passion et s'initie au piano. Au début des années 60, il développe d'authentiques qualités de multi-instrumentiste, mais c'est seulement en 1963, abandonnant sa carrière de graphiste, qu'il se lance pour de bon dans la musique et fondera les Bluesbreakers à Londres, poussé par Alexis Koerner le précurseur du British blues. Avec son groupe, John Mayall en deviendra alors incontestablement le chef de file. Il se révèle, excellent musicien mais aussi chef d'orchestre et découvreur de talent. Les Bluesbreakers ont vu défiler nombre d'interprètes particulièrement doués : Eric Clapton, Peter Green (qui fera partie ensuite des Fleetwood Mac), John McVie, Mick Taylor (des Rolling Stones)... Véritable re-créateur du blues, Mayall, tout en restant fidèle à l'esthétique afro-américaine, est le premier à ne pas se contenter de faire des reprises mais à composer la majorité de son répertoire. En 1965, il enregistre l'album *Bluesbreakers-John Mayall with Eric Clapton*, l'un des disques fondateurs du british blues à la croisée du blues pur et du blues rock : une rythmique solide mais aussi des solos de piano, d'orgue, d'harmonica et de belles envolées à la guitare.

Dès les années 70, sans le quitter vraiment, John Mayall prend ses distances avec le blues pur pour alterner avec le jazz et le funk. Il a enregistré jusqu'à maintenant plus d'une cinquantaine d'albums.

Albums à écouter : *Blues Breakers and Eric Clapton*. Deram, 1966
Blues from Laurel Canyon. Deram, 1968
70th Birthday Concert. Eagle Records, 2003

Eric Clapton (1945)



Élevé par ses grands-parents, le jeune Clapton puise sa première inspiration dans le blues américain, à travers des artistes comme Muddy Waters, Howlin' Wolf et d'une façon générale dans le Chicago blues des années 1950. Non content de connaître par cœur Chuck Berry, celui que Keith Richard qualifie de légende vivante intègre une petite formation, les Roosters, avant de faire partie des Yardbirds, groupe de rock'n'roll très influencé par le blues. On y retrouve Jimmy Page, qui ne va pas tarder à faire Led Zeppelin et un deuxième virtuose de la guitare : Jeff Beck. C'est à cette époque qu'il est surnommé « Slowhand » [« main lente », référence ironique à la vitesse, extraordinaire pour l'époque, à laquelle il joue]. Mais le groupe s'oriente petit à petit vers le psychédéisme et le hard rock, ce qui ne peut que décevoir Clapton passionné de blues et de rhythm'n'blues. Il les quitte deux ans après et rejoint la bande de John Mayall & The Bluesbreakers pour enregistrer un album en 1966 (*Blues Breakers - John Mayall with Eric Clapton*, considéré encore aujourd'hui comme un monument du British blues) où il joue avec passion, et assoit sa réputation d'instrumentiste prodige. Il fonde la même année le groupe Cream avec Jack Bruce et Ginger Baker au sein duquel il confirme sa notoriété en tant que guitariste, chanteur et compositeur. Malgré des hauts et des bas (il tombe dans la drogue et l'alcool qu'il finit par vaincre à la fin des années 70), Clapton reste un « Dieu » du rock et du blues et entame une carrière solo dès 1974 avec l'album *461 Ocean Boulevard*. Il crée peu à peu un style personnel synthétisant notamment les influences de Buddy Guy, Freddie King et B.B. King. En quarante ans de carrière, il a publié et participé à une centaine d'albums. Signalons par exemple son *Me and Mr. Johnson* de 2004, disque de reprises de Robert Johnson, le bluesman qui est depuis toujours la plus grande influence de ce héros de la guitare.

Albums à écouter : *461 Ocean boulevard*. Polygram, 1974
Me and Mr Johnson. Warner, 2004

Le blues électrique américain

Si au début des années 70 aux Etats-Unis, certains groupes tels les Allman Brothers, Lynyrd Skynyrd et ZZ Top teintent, plus ou moins fortement, leur rock sudiste d'accents blues, il existe déjà une génération de musiciens blancs américains qui se sont mis à pratiquer le blues électrique en se produisant dans les clubs des ghettos de Chicago. Leur présence et leur visibilité vont fortement s'accroître après la déferlante de la vague Rolling Stones outre-Atlantique. C'est le cas de l'harmoniciste-chanteur Paul Butterfield, dont le groupe (qui réunit des artistes blancs et noirs) connaît un franc succès dès 1965. Ceci va inciter les grandes maisons de disques américaines à avoir leurs propres groupes de jeunes blancs qui interprètent le blues électrique de Chicago. C'est ainsi que le grand public américain prend conscience de l'existence d'un blues contemporain en pleine activité, et qu'une scène blues-rock ne va cesser de fleurir, avec, dans les années 80 et 90, des vedettes comme les Fabulous Thunderbirds et Stevie Ray Vaughan.

Grandes figures : Paul Butterfield, Johnny Winter, Fabulous Thunderbirds, Stevie Ray Vaughan

Johnny Winter (1944)



Né John Dawson Winter à Beaumont au Texas, musicien précoce nourri de concerts blues, Johnny Winter est l'un des plus célèbres musiciens de blues blanc du vingtième siècle et aussi l'un des guitaristes les plus brillants de sa génération. Aussi à l'aise dans le blues traditionnel que dans le blues rock électrique, son jeu de guitare flamboyant particulièrement énergique et sa voix rauque en font un guitar-hero apprécié à la fois par le public blues et par le public rock. Après avoir délaissé quelque peu le blues pour le rock dans les années 70, il retourne à ses sources à la fin de la décennie et produit même son idole Muddy Waters. Depuis son premier album éponyme sorti en 1969, ce musicien prolifique a enregistré une quarantaine d'albums.



Albums à écouter :

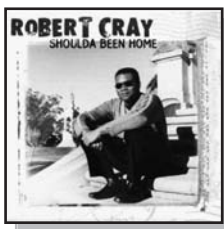
<i>Nothing But the Blues</i> . Blue Sky, 1977
<i>Live in NYC '97</i> . Point blank, 1998

LE BLUES ACTUEL

Parallèlement à une grande vague de reconnaissance internationale du blues par les Européens, puis par le public blanc américain, les jeunes Afro-américains se détournent peu à peu du blues. Rappelons que les années 1960 marquent la victoire des Noirs américains pour l'égalité des droits civiques. Les lois ségrégationnistes sont abolies et la communauté noire qui commence enfin à être libre ne souhaite plus vivre dans le souvenir à l'image de ce mot d'ordre à l'époque : « don't look back ». Le blues fait partie de ce passé douloureux et cesse d'être la forme musicale favorite des noirs. Une nouvelle forme de musique émerge alors : la soul. Cette musique plus revendicative correspond davantage aux aspirations des nouvelles générations.

James Brown scande « I'm black and I'm proud » (« je suis noir et j'en suis fier ») alors que Muddy Waters chante « You can't lose what you ain't never had » (« Tu ne peux perdre ce que tu n'as jamais eu »), un message beaucoup plus résigné. Au milieu des années 70, une nouvelle vague musicale, le disco, semble vouloir enterrer définitivement le blues mais en y intégrant de nouvelles formes. Le blues revient sur le devant de la scène au début des années 90, porté par le succès commercial du guitariste virtuose, Stevie Ray Vaughan (1954-1990), digne successeur des *guitar heroes* blues rock tels Johnny Winter et Jimi Hendrix. Son succès international entraîne une reprise de carrière pour les uns et une vocation pour les autres.

Comme toutes les musiques en général, le blues s'est nourri de rencontres, de fusions, d'assimilations – il poursuit aujourd'hui ses mutations en intégrant des éléments de la soul, du funk, du rock, du hip-hop, de l'électro, des musiques du monde... Et puisque le blues tend à l'universalité, nous allons essayer de vous faire découvrir des artistes provenant de tous les horizons.



Robert Cray (1953)

Robert Cray a grandi au son du Paul Butterfield Blues Band et de Fleetwood Mac avant de découvrir le blues de B.B. King, Albert Collins, Howlin' Wolf... Basé à Seattle, il forme un orchestre de rock-blues à l'université et enregistre son premier album, *Who's Been Talkin*, qui passe totalement inaperçu en 1978.

Il lui faut attendre quelques années pour enregistrer à nouveau et connaître le succès avec *Bad Influence* (1983) et surtout *Strong Persuader* (1987) qui se vend à plusieurs millions d'exemplaires. A travers ses albums qui se classent dans les charts, il redonne des couleurs au blues, le rendant à nouveau populaire. Excellent chanteur et guitariste au jeu fluide et très dynamique évoquant Albert Collins, il n'hésite pas à apporter des influences externes au blues traditionnel telle que la soul des disques Stax. Il ouvre ainsi la voie à de nombreux émules du blues contemporain, comme Joe Louis Walker, Lucky Peterson, Sherman Robertson. Avec la parution régulière d'albums à la production bien léchée – certains lui reprochent d'avoir créé un « blues commercial » toujours ancrés dans la soul et aux textes finement ciselés, Robert Cray est non seulement l'un des meilleurs vendeurs de l'histoire du blues mais aussi l'un de ses porte-parole les plus épanouis aujourd'hui.

Album à écouter : Shoulda been home. Ryko, 2001



Otis Taylor (1948)

Otis Taylor est né à Chicago en 1948. Multi-instrumentiste (chant, guitare, harmonica, banjo), il se passionne pour le country blues, le folk et fonde son premier groupe de blues aux Etats-Unis. Ses débuts sont difficiles et en 1977, il arrête tout. Vingt ans plus tard, il se laisse convaincre par le producteur et bassiste Kenny Passarelli de reprendre ses instruments et enregistre à la fin des années 90 pour le label NorthernBlues. Après tant d'années, il joue enfin sa musique. Son blues est sombre, obsédant, servi par des rythmes lancinants et des notes hypnotiques (qui évoquent John Lee Hooker). Sa voix est puissante et chaleureuse.

Otis Taylor est un chanteur engagé qui replace l'Afrique au centre de sa création artistique. Ses compositions parlent de ségrégation, de lynchage, de trahison, de tromperie, de solitude ou d'esclavage...

Sa musique aux sonorités très « roots » nous plonge dans une atmosphère de transe. Il suffit de se poser quelques instants... pour reconnaître là, un grand bluesman.

Albums à écouter : White African. NorthernBlues, 2001
Respect The Dead. NorthernBlues, 2002
Recapturing The Banjo. Telarc, 2008
Clovis People, Vol.3. Telarc, 2010

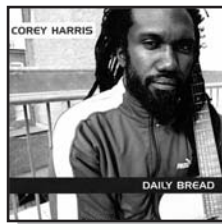
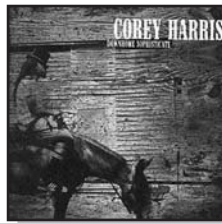
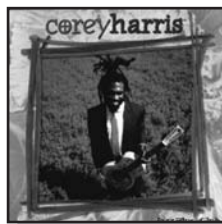


Eric Bibb (1951)

Le guitariste et chanteur Eric Bibb naît à New York dans une famille de musiciens. Son père Leon Bibb est chanteur folk et son oncle John Lewis est le pianiste du célèbre Modern Jazz Quartet. Il apprend la guitare acoustique à 7 ans et écrit déjà des chansons à 11. Il quitte l'Amérique et ses études à 19 ans pour aller à Paris puis à Stockholm vivre de sa musique. Il commence par jouer dans la rue et le métro pour gagner sa vie et rencontre le guitariste Mickey Baker. Il continue ensuite de jouer, d'écrire et d'enseigner jusqu'en 1996 où sa carrière va prendre un tournant décisif. Invité à jouer au London Blues Festival avec Corey Harris et Keb'Mo', le succès qui va suivre lui permet d'avoir un agent, un contrat, de tourner en Europe et aux USA pour ensuite enchaîner les enregistrements. Son album *Good Stuff* en 1997 puis *Me To You* un an après vont lui apporter la célébrité et rendre enfin hommage à son blues acoustique, à ses arrangements soignés et à sa voix magnifique. Ses héros sont, dit-il, « Son père Leon Bibb, Richie Havens, Taj Mahal et beaucoup d'artistes de la « vieille » génération du blues ». Sa musique fortement ancrée dans le blues acoustique est principalement influencée par la musique folklorique américaine : blues mais aussi ragtime, gospel, spirituals, bluegrass, que l'on retrouve dans beaucoup de ses compositions. Artiste prolifique, il a enregistré plus d'une quinzaine d'albums depuis 1997 dont *Diamond Days* en 2006, son plus gros succès et peut-être aussi son album le plus abouti et le plus personnel. En 2010, Eric Bibb rend un vibrant hommage à un de ses maîtres, Bukka White, dans « Booker's Guitar ».



Albums à écouter : *Friends*. Dixiefrog, 2004
Diamond Days. Dixiefrog, 2006
Booker's Guitar. Dixiefrog, 2010



Corey Harris (1969)

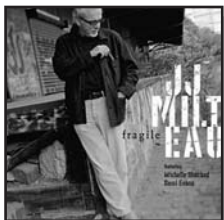
Corey Harris fait partie de la génération de bluesmen qui ont débuté dans les années 90. Il grandit dans une famille où la musique est omniprésente, le blues mais aussi le gospel, le jazz, le funk, le rhythm'n'blues, le reggae. Il essaye plusieurs instruments avant de se fixer sur la guitare et commence à jouer dans la rue un répertoire traditionnel. Ses études d'anthropologie l'emmènent au Cameroun où il fait la connaissance du musicien malien Ali Farka Touré. Il découvre dans les rythmes africains ses origines et dès lors sa musique va résulter d'un savant patchwork entre l'Amérique et l'Afrique. Corey Harris est un guitariste, chanteur et compositeur qui jongle entre divers styles (blues, reggae, dub, pop...) et surprend l'auditeur avec des disques ne se ressemblant pas. *Daily Bread* sonne très reggae quand *Mississippi To Mali* est un retour aux sources africaines. Ce musicien est considéré comme l'un des musiciens de blues acoustique les plus populaires et visionnaires de sa génération.

Albums à écouter : *Greens From The Garden*. Alligator Records, 1999
DownhomeSophisticate. Rounder Records, 2002
Mississippi To Mali. Rounder Records, 2003
Daily Bread. Rounder Records, 2005



Jean-Jacques Milteau (1950)

C'est dans les années 60 que Jean-Jacques Milteau découvre l'harmonica alors qu'il écoute des artistes issus de la musique folk et rock comme Bob Dylan et les Rolling Stones. Après un voyage aux Etats-Unis dans les années 70, il débute sa carrière d'instrumentiste accompagnateur et joue alors pour de nombreux artistes français : Claude Nougaro, Yves Montand, Eddy Mitchell, Jean-Jacques Goldman, Maxime Le Forestier, Barbara, Charles Aznavour... Influencé par la musique populaire, aimant autant Stevie Wonder que le musette, il aborde des styles différents et touche autant au jazz qu'au blues. En 1989, il sort son premier album solo, *Blues Harp*, qui marque le début d'une décennie très prolifique avec un album presque tous les ans. Jean-Jacques mène alors sa carrière avec succès et enchaîne les tournées et les récompenses. Avec l'album *Memphis* sorti en 2001, il réussit le pari de réunir sur un même album de grands musiciens de blues américains comme Little Milton et Mighty Mo Rodgers. Le disque sera nommé meilleur album blues aux Victoires de la Musique.

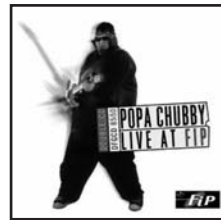
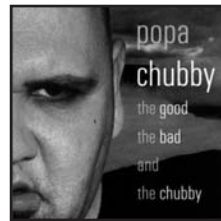


Albums à écouter : *Blues Harp*. Le chant du Monde, 1989
Memphis. Emarcy, 2001
Fragile. Emarcy, 2006
Soul Conversation. Dixiefrog, 2009



Popa Chubby (1960)

Fils de commerçant new-yorkais, Popa Chubby, né Ted Horowitz en 1960, s'initie à la musique en écoutant les standards de blues et de rhythm and blues des sixties. Il commence à jouer de la batterie à 14 ans, puis l'abandonne un an plus tard pour la guitare après avoir découvert les Rolling Stones. Ses influences sont, entre autres, Willie Dixon, Albert King, Danny Gatton mais surtout Jimi Hendrix (à qui il dédiera un triple album en 2006, *Electric Chubbyland*). Il fonde son premier groupe, le « New York City Blues », dans les années 80, puis le « Popa Chubby Band » en 1990. Enchaînant les concerts après avoir participé au festival « Long Beach Blues Festival » en Californie en 1992, ce virtuose de la guitare à la technique époustouflante va sortir en 1994 deux disques sur son propre label. Il signe ensuite pour une major, puis vogue de label en label avant de créer sa propre maison de production en 2000. Ce musicien aussi prolifique qu'éclectique, à l'aise dans tous les styles, sort depuis pratiquement un album par an. Sa musique, à l'image de sa ville, urbaine et puissante, bourrée d'énergie est enregistrée dans ses propres studios installés dans sa cave. Elle fait la part belle au blues, au rock, mais laisse aussi la place à des influences funk, soul et rap. Pour les adeptes de la musique qui démenage et les réfractaires au blues rock traditionnel, la musique de Popa Chubby est une excellente entrée en matière.



Albums à écouter : *Booty And The Beast*. Sony Music, 1995
The Good, The Bad And The Chubby. Bling Pig, 2002
Live At Fip. Dixiefrog, 2003
Electric Chubbyland. Dixiefrog, 2006

Little Axe (1949)

Little Axe, alias Skip McDonald, alias Bernard Alexander, né à Dayton, Ohio, est d'abord un excellent guitariste de blues. Avec le bassiste Doug Wimbish et le batteur Keith LeBlanc, il forme dès les années 70 un trio très prisé des studios, enregistrant notamment pour des pionniers du rap tels Afrika Bambaataa et Grandmaster Flash & the Furious Five. Associé au producteur Adrian Sherwood, le groupe évoluera sous le nom de Tackhead dans les années 80, avant que Little Axe ne prenne forme au début de la décennie suivante, pour proposer une musique résolument moderne qui mélange blues, gospel, soul, funk et electro dub. Dans son dernier opus sorti fin 2010, *Bought For a Dollar Sold For a Dime*, Little Axe porte sa fusion electro-acoustique vers des sommets de réussite, en octroyant notamment une belle place à l'harmoniciste Alan Glen. Une reprise d'un morceau de Son House et nous voilà plongés dans un blues à la fois roots et futuriste. Là, c'est sûr, vous avez affaire au blues du vingt-et-unième siècle !

À découvrir !

Albums à écouter : *Hard Grind*. Fat Possum, 2002
Stone Cold Ohio. Real World, 2006
Bought For a Dollar Sold For a Dime. Real World, 2010



Keb' Mo' (1951)

Kevin Moore, alias Keb' Mo', est né à Compton dans la banlieue de Los Angeles. Dès l'âge de 10 ans, il entre dans l'orchestre de son école où il tient la trompette. Il apprend ensuite les percussions, le cor d'harmonie et c'est aux steel drums et à la contrebasse qu'il débute dans un orchestre de calypso. Plus tard, un oncle lui fournit sa première guitare qu'il adopte alors définitivement. C'est en 1983 qu'il fait la rencontre de Monk Higgins dont il rejoint le Whodunit Band et qui va l'initier au blues. C'est seulement en 1990 qu'il trouve enfin sa voie : le blues acoustique. Ses nouveaux modèles seront désormais Robert Johnson et Taj Mahal. Il est révélé au grand public par son premier album en 1994, un véritable hommage au blues originel, rajeuni avec intelligence, dans lequel il fait deux reprises de Robert Johnson. Sa musique épurée, sa voix chaude, son jeu de guitare où chaque note compte n'est pas sans rappeler un autre artiste de blues acoustique, Eric Bibb. Son blues contemporain, teinté de pop va, au fil des albums se faire moins roots et se métisser, se mêlant d'influences soul, reggae et latino.

Albums à écouter : *Keb' Mo'*. Okeh, 1994
Just Like You. Epic, 1996
Suitcase. Red Ink, 2006
Live & Mo. Yolabelle, 2009





Indian Rezervation Blues And More – Dixiefrog, 2009

À signaler, la parution récente de ce magnifique coffret chez Dixiefrog qui retrace la musique actuelle des Indiens d'Amérique et du Canada. L'album regroupe une trentaine d'artistes se situant entre blues, blues rock, chants traditionnels, folk et hip-hop. Malgré la diversité des styles musicaux rassemblés dans cette anthologie, le blues indien domine largement et prouve qu'un métissage a bien eu lieu entre les musiques afro-américaines et les musiques indiennes.

La presse est unanime sur cette sortie monumentale, nous aussi !

Retrouvez tous les cd de cette discographie à l'espace musique de la Médiathèque.

Pour poursuivre cet itinéraire du blues,
la médiathèque propose au printemps 2011 une série d'événements (exposition, concert, conférence).

L'exploration des musiques noires américaines du vingtième siècle se poursuivra
au cours des saisons prochaines à travers la soul et le funk.